



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

« Dans le 1^{er} « Educateur » d'octobre, vous avez écrit cette phrase qui contient tout : « Restez attentifs à la vie des enfants dans les contingences personnelles et sociales qui conditionnent leur personnalité artistique et littéraire. » Et c'est bien dans ce « complexe d'éducation » où l'individuel et le social s'interpénètrent que se réalise le travail le plus solide et le plus brillant. Mais comment dans la pratique de la vie scolaire, dans les menus faits quotidiens, faire surgir toujours ce « complexe d'éducation » qui donne la clé de tout problème éducatif ? Tout me semble toujours puéril et sans ampleur dans nos textes libres et je ne sais jamais, aller, selon votre expression « vers l'au-delà des choses », qui ménage les perspectives et fait comprendre que l'on pourrait toujours aller plus loin si on voulait. »

Votre grande trouvaille, chère camarade, c'est d'avoir écrit cette dernière phrase qui donne, aux faits éducatifs, mouvement et élan vers le dépassement : « On pourrait toujours aller plus loin, si on voulait. »

Mais votre tort est de vous comporter comme si la route des vastes horizons ne vous était point ouverte et comme si l'instant présent ne pouvait être élargi de toutes les données de la vie ! Vous gardez dans vos mains le petit texte-fiche « bien mince et bien puéril » et vous qui croyez en « l'au-delà des choses », vous attendez de l'enfant dont la fonction actuelle, si l'on peut dire, est d'être puéril, qu'il vous ouvre les portes d'une transcendance mystique venue de je ne sais quel royaume enchanté. Il n'est de royaume enchanté qui ne surgisse de la vie quotidienne et c'est cette vie quotidienne qu'il faut scruter avec sincérité et intelligence pour qu'elle nous livre sa transcendance naturelle à travers la puérité de l'enfant. Entrons dans le vif du sujet par le premier exemple venu, celui qui s'est offert

aujourd'hui même dans notre Ecole Freinet.

Les élèves de la moyenne classe (de 7 à 10, 11 ou 12 ans pour les retardés graves) ont lu leurs textes libres, puérils certes, communs pour la plupart et qui gravitent autour des souvenirs, des désirs et des incidents de la communauté scolaire. Personne n'a pris garde au texte de François (7 a. 1/2), nouveau venu dans l'Ecole, qui a lu avec une attention émotive le texte que je transcris avec ses insuffisances littéraires et orthographiques :

UN JOUR, A L'ECOLE

Un jour, je suis descendu et je me suis fait un jardin ou j'ai rien planté. Bourguignon m'a donné son jardin, il y avait des chose et une plante grasse. Je l'avai mis dans une boîte de conserve appré je suis remonté pour gouté. Appré je suis retourné et je nez pas vu ma plante grasse, elle y été plus !

François, 7 a. 1/2.

Incontestablement ce texte contient en raccourci une densité émotive qu'il serait regrettable de laisser glisser dans le néant des insuccès. La maîtresse prend donc ses responsabilités ! Elle dit :

— C'est drôle, personne n'a voté pour le texte de François. Moi, je trouve qu'il est bien intéressant.

— Oh ! non, on a déjà parlé des jardins...

— Et aussi des plantes grasses...

— On aime mieux celui d'Antonio...

— Moi, dit la maîtresse, j'aime le texte de François. Il est un peu comme une bourse pleine. Les pièces d'or sont en dedans et on ne les voit pas... Si vous voulez, nous allons dire à François de nous les montrer toutes...

Et voici l'inventaire que l'enfant fit de ses richesses sans qu'il fût besoin de lui porter secours par un interrogatoire rigide risquant de briser la fragilité native de l'émotion :

Texte primitif

Un jour, je suis descendu et je me suis fait un jardin.

J'avais rien planté.

Bourguignon m'a donné son jardin.
Il y avait des choses et une plante grasse.

Texte réinventé

Un jour, je suis descendu sous le cerisier et je me suis fait un petit jardin. J'ai bêché, ratissé, mais je n'avais qu'une fève à planter ; je me suis dit :

— Si je n'en ai qu'une ce n'est pas la peine de la mettre en terre !

Bourguignon m'a dit :

— Va, je te donne mon jardin de la grande planche. Il y a une plante grasse, un oignon, du blé et des salades des quatre saisons.

Je l'avais mis dans une boîte de conserve.

J'ai déterré délicatement la belle plante grasse et je l'ai transplantée dans une boîte de conserve.

Je pensais :

— Maman n'a point de plante grasse. Dans quelques jours, elle va venir. Je lui ferai une belle surprise !

Après je suis remonté pour goûter.
Après je suis retourné.

Je suis monté goûter et vite je suis retourné voir ma petite plante grasse.

Je ne vois pas ma plante grasse, elle y été plus.

Hélas ! elle avait disparu ! »

Tout en transcrivant le texte au tableau, nous avons fait sonner l'or de la sensibilité enfantine. Personne n'a été volé. Chemin faisant nous découvrons l'âme de l'enfant, une âme vive qui embrasse trop, passionnée de nostalgie et de découverte et qui toujours fonce avec élan sans préjuger jamais d'une sécurité bien compromise. « Le mal des ardents », a écrit Lucien Fabre, mais ici un ardent sans calcul et qui ne sait comment posséder tout... le jardin découvert, la belle terre meuble, la plante grasse, la chère maman tant de fois appelée, la déception et puis, tout de suite, la fève que l'on peut planter et qui rapporte... des questions à poser, des livres à consulter, des projets de semis et puis bientôt... la récolte...

Les enfants prenaient leur part de l'aventure avantageusement et elle se traduisait par une amitié attentive, des actes, des offrandes qui créaient cette chaude atmosphère autour de ce que nos camarades scolaires appellent : un **centre d'intérêt**. François, lui, déjà, était au-delà de la classe : il repensait la réalité, prenait les nouvelles données, voyait en pensée les nouveaux semis, les généreuses récoltes ; prêtre de Flore et de Pomone, il offrirait à sa mère : le plus beau spectacle : un jardin en pleine sève et ordonné par un magicien... Ah ! mais, on allait voir !...

Cependant, la **part du Maître** restait à prendre dans la gravité du modeste fait divers : un petit enfant de 7 ans $\frac{1}{2}$ aime, pense, travaille, acquiert dans un rythme tel que si nous savions, si nous pouvions le servir, lui conserver cette passion de connaissance, nous aurions la certitude de préparer une belle et fière destinée d'homme. C'est ici tout ce « complexe d'éducation » que vous proclamez comme un dogme venu d'en haut, chère camarade, qui se pose et s'impose à nous. Les responsabilités du Maître vont certes plus loin que des exigences littéraires. Nous n'avons pas corrigé littérairement le récit de petit François. Il se suffisait à lui-même. Mais nous savons, à la faveur des textes libres, qu'avec ce gamin « nous aurons du pain sur la planche ». Le difficile sera de calmer sa faim. C'est un enjeu que, pour ma part, je ne suis pas

sûre de tenir dans les conditions de pauvreté de notre Ecole Freinet. Car ceci aussi handicape l'avenir et participe au premier chef de ce « complexe d'éducation » dont nous vivons chaque jour les données, souvent insolubles, dans nos écoles prolétariennes. La part du Maître, elle se prend certes au contact de l'enfant mais elle se prend aussi au coude à coude avec les travailleurs qui ont la noble ambition de préparer la société humaine qui, loin d'opposer des obstacles aux brûleurs d'étapes que sont nos petits François, exaltera leur ardeur par le progrès réel, le livre ouvert de la nature, et la noble passion du travail. Alors, on formera des hommes.

En attendant, le plus grand problème humain reste à résoudre : comprendre l'enfant, se saisir de son rythme et dans ce rythme donner nourriture à son appétit en nous embarquant avec lui dans l'auto rapide dont Freinet fait le symbole de l'ardeur de l'enfant à vivre la vie.

E. FREINET.

**

« L'être en mouvement se conçoit intuitivement mais il est autrement difficile d'en expliquer logiquement le mécanisme ; la vie se « sent », mais il est bien délicat d'en découvrir les règles et les lois. Il en est de même d'une auto qui passe, qui risque de vous entraîner ou de vous emporter, ou qui vous dépasse dans un hallucinant vrombissement. Vous pouvez, à son passage, deviner les qualités d'élégance, de vitesse, de puissance, de tenue de route, de dynamisme, mais il est bien difficile de préciser ces notions quand il n'y a déjà plus devant vous qu'un nuage de poussière complice. Nous voudrions arrêter l'auto pour pouvoir l'examiner dans son détail, dans sa nature, sans nous méfier que nous négligerions alors, ou sous-estimerions, l'importance décisive des éléments mêmes qui nous avaient frappés dans la machine en pleine course, et qui sont, en définitive, les seuls importants.

C'est la difficulté à trouver une technique d'étude de l'être en mouvement, la relativité complexe des résultats obtenus, la commodité au contraire de l'étude analytique et statique,

qui expliquent les tâtonnements et les balbutiements d'une psychologie et d'une pédagogie génétiques qui se détachent lentement des brumes formelles de la scolastique.

Il y a aussi à cette méconnaissance une autre grave raison, pour ainsi dire subjective. Si les enfants étaient en mesure d'analyser le comportement et de prévoir, en conséquence, les lignes logiques et sûres d'une pédagogie répondant à leur mouvant devenir dynamique, de grandes découvertes seraient certainement réalisées. Mais c'est nous, adultes, qui ne marchons plus au même rythme qu'eux, qui prétendons juger et régler leur course torrentielle. Alors il se produit un complexe naturel à peu près inévitable : lorsqu'on s'en va à pied sur une route, on n'a que des pensées mauvaises et des paroles injurieuses pour l'automobiliste, — pas toujours prévenant il est vrai — qui vous frôle, vous éclabousse, et vous repousse dans le fossé boueux, sans même daigner ralentir sa course diabolique. Et tout le monde connaît aussi les réactions du conducteur d'une pauvre guimbarde qui se sent dépassé par le ronflement vigoureux d'une belle auto moderne; et la classique réaction de défense du chauffeur de camion qui s'obstine à tenir le milieu de la route, malgré les coups de klacson coléreux de l'auto trépidante qui veut les dépasser pour reprendre son rythme hors du sillage étouffant des relents de poussière et d'essence.

Nous sommes trop souvent ce grincheux conducteur de camion. Nous sommes plus ou moins à un âge où le torrent, s'il s'accroît en volume et recouvre de nouveaux éléments de puissance, se calme, d'autre part et s'assagit...

...Les éducateurs? Quels acariâtres conducteurs de camions! Quels barrages ils ont tenté de dresser en travers du torrent! Quelle incompréhension d'un rythme de vie qu'ils ont eux-mêmes dépassé et oublié! On dirait, semble-t-il, que toute la pédagogie consiste à réduire ce trop plein de vitalité, à habituer la petite auto nerveuse à piétiner derrière les camions qui masquent, dans un nuage de poussière empuantie, l'horizon clair et grisant de promesses de la route libre.

Nous tâcherons, nous, de nous embarquer dans une auto rapide, d'aller à un rythme puissant et léger à côté d'autres autos neuves et frémissantes animées d'une même volonté de puissance et de conquête. Nous nous emballerons avec elles dans les routes droites et libres de la plaine; nous grimperons les mêmes côtes, nous cotoierons les mêmes précipices; nous patinerons dans les mêmes fondrières; nous frémirons de la même impatience devant les passages à niveau fermés; nous subirons les mêmes pannes, auxquelles nous réagirons selon un processus identique.

Alors, mais alors seulement, nous pourrions mieux comprendre la vie qui monte, la mieux comprendre pour la mieux servir.

L'ART A L'ECOLE

Notre offre de petits envois de dessins a été la bienvenue, et chaque jour le courrier nous apporte des demandes en grand nombre. Bon gré mal gré, il nous a fallu inventorier nos dernières richesses, tirer de nos cartons des œuvres que nous croyions définitivement hors du circuit parce que trop aisément éclipsées par les chefs-d'œuvre venus à profusion pendant ces deux dernières années. Cet inventaire de nos dessins retirés de la circulation, nous a donné l'occasion de mesurer les progrès énormes que nous avons réalisés au cours de ces quelques vingt mois. Il y a deux ans à peine, nous étions ménagers de nos biens, cueillant nos œuvres les meilleures avec une sorte de religiosité et de crainte car le chef-d'œuvre était le document rare, échos comme par miracle et dont on ne savait expliquer le message. Expliquer, c'est toujours trahir un peu l'authenticité de l'expression, et celle de nos enfants est claire et naturelle et, comme l'eau, s'en va dans la pente favorable. Cette pente favorable, c'est le talent de chacun, un talent qui peut n'être pas péremptoire mais qui a un visage, une manière personnelle d'user de la ligne et de la couleur et de faire sentir les impondérables qui expriment la sensibilité, dans l'aisance comme dans la maladresse. En fouillant nos dessins si injustement oubliés dans nos armoires, nous n'avons pas trouvé de purs chefs-d'œuvre, mais nous avons constaté qu'il aurait, parfois, fallu bien peu de chose pour que quantité de dessins simplement honnêtes deviennent à leur tour des chefs-d'œuvre.

Visiblement, c'est « la part du Maître » qui n'a pas su se donner à bon escient, car toujours l'adulte est moins audacieux que l'enfant.

Tous les dessins que nous avons retenus sont des œuvres d'audace qui rompent avec le réalisme banal et qui, toujours, réinventent la réalité par la construction, par la palette, par une façon neuve d'aller plus loin que la chose juste. C'est là l'enseignement essentiel de chacun des dessins choisis et il est riche de conséquences. Nous demandons aux camarades qui reçoivent nos envois, d'essayer de sentir en quoi consiste l'écriture originale d'un dessin et comment cette écriture originale a été mise en valeur par la couleur, par la texture des touches. Il leur sera ensuite plus facile de comprendre le caractère personnel de chaque dessin réalisé dans leur classe.

Il ne nous a pas toujours été possible de composer un choix de dessins comprenant des créations représentatives des divers âges. Ce sont, évidemment, les élèves des petites classes qui sont les plus généreux en inspiration et en dons: ils créent comme ils respirent et ils donnent avec la même facilité. Les grands sont plus réticents et, hélas! plus indigents aussi. Il faut dire, par ailleurs, que les maîtres

des C.M. et de classes de fin d'études sont, eux, parfois avares de leurs biens. Il est rare qu'ils les abandonnent définitivement pour une propagande fort méritoire, mais qui aurait tût fait de ruiner les maigres réserves d'une classe. Des chefs-d'œuvre nous passent souvent entre les mains, nous aimerions, certes, les retenir, mais nous savons que, désormais, grâce à nos expositions locales, à nos manifestations diverses de l'Ecole Moderne, ces œuvres maîtresses ont leur emploi et que nulle part ils seront aussi bien compris que dans le terroir où ils ont éclos.

Cependant, certaines classes pourraient faire un effort en faveur de l'entr'aide artistique que nous sommes en train d'organiser. Ce sont des centaines d'envois que nous devons pouvoir faire. L'Ecole Freinet vient de s'appauvrir de façon un peu inquiétante et, à chaque rentrée, les nouveaux venus ne sont pas très « productifs » encore et ils ont besoin de la suggestion de nos murs tapissés d'œuvres vives.

Nous faisons appel à tous les camarades qui peuvent vraiment faire un petit effort. Nous savons qu'ils ont chez eux des réserves qui dorment et dont eux-mêmes ne retireront pas grand profit. Nous avons pensé d'abord demander à chaque classe marraine un envoi de quelques dessins ; c'était peut-être demander un sacrifice excessif. On ne peut donner dix dessins, mais on peut en donner cinq, quatre, trois, 2 et même un. Des dessins isolés peuvent constituer de nombreuses familles qui iront porter la joie du dessin dans toutes nos écoles modernes encore hésitantes. Il suffit que vous adressiez votre contribution personnelle à la CEL qui en disposera au mieux.

Qui nous enverra des œuvres et qui en sollicitera ? — E. F.

En vue de la réalisation d'une B.T. sur *l'élevage des animaux* apportés par les enfants et la fabrication du matériel nécessaire, les collègues ayant des réalisations à proposer (dessins, plans, conseils de fabrication) voudront bien se mettre en relations avec CHIPPAU, instituteur à *Montessaux* par *Melisey* (Hte-Saône).



POUR VOS CADEAUX DE NOUVEL AN
écrivez et demandez des renseignements à
CASSEGRAIN, à Janville (Eure - et - Loir)